

Une enfance en Pologne - 1922/1939 Extrait

[...] Un jour, Nina sort une photo. Un homme et une femme, devant une moto. La femme a des bottes en cuir, elle porte une longue jupe-culotte en flanelle et des gants. Ses cheveux sont très noirs, coupés au carré. Un petit carré court comme on le faisait dans les années 20. L'homme est grand, il a les yeux clairs. La moto est de marque BSA, une marque anglaise. Un chien à poils longs est couché à leurs côtés.

- Nous avons toujours eu des chiens à la maison, dit Nina.

L'homme et la femme sourient à l'objectif, ils ont l'air heureux. Derrière la moto, on aperçoit un escalier en pierre. En haut de l'escalier, une dame vêtue de noir avec un tablier blanc tient par la main deux petites filles. Elles ont des robes assorties, des rubans dans les cheveux. Elles se ressemblent. La plus petite est sur le point de s'élaner vers le chien, elle serre une poupée sur son cœur.

- Hedda, et moi. Nous n'avons jamais manqué de rien, dit Nina.

Je prends la photo entre mes mains, j'ignore s'il y en a d'autres. Un long silence s'installe, je me garde bien d'intervenir. Alors seulement elle dit :

- A cette époque, la tendresse ne se montrait pas. Ma mère était une femme très belle, qui aimait recevoir. Mon père et elle s'étaient rencontrés très jeunes, je crois que leurs parents se connaissaient. Ils avaient vécu à Vienne eux aussi. Pendant la guerre, celle d'avant. Nous habitons une grande maison avec un parc tout autour. Nous avons une gouvernante qui parlait plusieurs langues. Il y avait aussi un jardinier, un chauffeur, du personnel de maison. Nous allions à l'école en voiture, il y en avait très peu à l'époque. Le chauffeur nous y déposait le matin, il venait nous chercher pour midi. Nous étions très fières, Hedda et moi...

Elle caresse la photo de la main. Ferme les yeux, secoue doucement la tête.

- Je n'y suis jamais retournée.

Nina se lève et va chercher un sucrier sur la console du séjour. Lentement, elle le fait tourner entre ses mains. Il est lourd, finement ouvragé. Un sucrier en argent massif, avec un bouton de rose sur le dessus du couvercle. Elle plisse des yeux, comme pour mieux scruter chaque détail.

- Je l'ai toujours vu à la maison.

Je le soupèse à mon tour. C'est une très belle pièce, qui témoigne d'un raffinement extrême.

- Il y avait aussi une cafetière, une théière, un grand plateau avec de lourdes poignées et des pinces, en argent également. Chaque pièce était ornée d'une rose, je m'en souviens parfaitement. Ma mère s'en servait tous les jours, c'était un cadeau de mariage je crois. Elle y tenait.

Nina est émue, elle cherche ses mots, avant de lâcher dans un murmure :

- Tout est allé très vite vous savez. Après les accords de Yalta. De l'ensemble il ne reste que le sucrier... allez savoir pourquoi ? C'est mon père, qui me l'a donné.

Je vois ses mains trembler. Ses lèvres, aussi.

Elle repose le sucrier sur la console du séjour. Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui.

Bien longtemps après elle me reparle du sucrier et de ses boutons de rose. Son père avait trois frères, tous très proches en âge, qui s'amusaient à placer le sucrier sous le coussin de la chaise où s'asseyait leur sœur cadette. Sitôt assise, les boutons de rose la faisaient hurler. Elle était aussitôt réprimandée par leur gouvernante qui jamais, n'avait cherché l'origine des cris. Il fallait bien se tenir à table, ne jamais se laisser aller à se plaindre. C'est tout. Hedda et Nina aimaient cette histoire qui les faisait rire. Leur père était un charmeur, qui aimait faire rire ses filles. Un bel homme, indépendant et fier, qui aimait faire rire les femmes en général.

Son père, retrouvé par hasard plusieurs années après la fin de la guerre.

- Par hasard, oui. Vous imaginez ce que cela signifie ?

Faire des recherches. En vain.

Vivre, en pensant que tous vos proches ont disparu et qu'il ne vous reste rien. Pas un lien, pas un papier. Rien. Un jour, croiser sur un marché de Toulouse un visage, celui d'une femme aux pommettes haut placées. Un visage qui ne vous est pas inconnu, un visage qui vous revient soudain. Celui d'une voisine, du temps de votre enfance en Pologne. Une voisine, de passage dans le sud de la France à l'occasion d'un séjour chez des amis, qui vous dit : « Votre père est vivant. Vos oncles aussi. Votre sœur Hedda : aussi ». Tous, habitant Frankfort désormais. Tous, vous croyant morte.

Vivre ces instants de joie et de terreur mélangées. Vivre !

- J'aurais pu ne jamais savoir, ne jamais les revoir. Nous aurions pu vivre à quelques milliers de kilomètres les uns des autres en nous imaginant chacun seuls au monde, en souffrir bien sûr et continuer de vivre avec cette idée fixe en tête. Etre le seul à avoir survécu. Devoir vivre avec ça. Devoir continuer : seul. Pouvez-vous seulement imaginer ce que cela signifie ? Ne devoir qu'au hasard d'avoir retrouvé la trace des siens...

Les mois passent et j'écoute, glanant au fil de nos conversations des détails, des anecdotes. De retour à la maison, je retranscris l'intégralité de nos échanges sur un petit cahier, sans jamais chercher à trier ou à hiérarchiser. Quête aléatoire, invérifiable. A prendre telle que, brute de tout cadre, de toute finalité. Certains récits reviennent en boucle, d'autres butent sur des silences qui sont autant de fins de non-recevoir. Il faut être patient, ne surtout rien provoquer. Se contenter d'être là, oreille attentive et douce. Lui permettre d'évacuer. Nous sommes dans le domaine du sensible et cela me convient. Rien de ce que dit Nina est innocent. [...]